

CATHERINE CUSSET

**UNE ÉDUCATION
CATHOLIQUE**

roman

nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

LA BLOUSE ROUMAINE, *roman* (« L'Infini »).

EN TOUTE INNOCENCE, *roman* (Folio, n° 3502).

À VOUS, *roman*. Édition revue par l'auteur en 2003 (Folio, n° 3900).

JOUIR, *roman* (Folio, n° 3271).

LE PROBLÈME AVEC JANE, *roman* (Folio, n° 3501). Grand Prix des lectrices de *Elle* 2000.

LA HAINE DE LA FAMILLE, *roman* (Folio, n° 3725).

CONFESSIONS D'UNE RADINE, *roman* (Folio, n° 4053).

AMOURS TRANSVERSALES, *roman* (Folio, n° 4261).

UN BRILLANT AVENIR, *roman* (Folio, n° 5023). Prix Goncourt des lycéens 2008.

INDIGO, *roman* (Folio, n° 5740).

Aux Éditions du Mercure de France

NEW YORK, JOURNAL D'UN CYCLE, *récit* (Folio, n° 5279).

Aux Éditions Champion

LES ROMANCIERS DU PLAISIR, *essai*.

UNE ÉDUCATION CATHOLIQUE

CATHERINE CUSSET

UNE ÉDUCATION
CATHOLIQUE

roman

nrf

GALLIMARD

Tandis que je reste la bouche dans la boue
Un autre pose ses lèvres sur le ciel — c'est normal :
Mon poids dans la balance fait monter l'autre.
Si je m'enfonce encore un peu,
Il sera Dieu.

NINA CASSIAN, *Virages*

I

Petite, j'allais au catéchisme. J'y suis allée une fois par semaine jusqu'à ma communion solennelle à l'âge de douze ans et demi. Je n'en ai presque aucun souvenir. Je ne saurais même pas dire qui nous faisait le catéchisme : une femme ou un prêtre ? À l'aumônerie près de chez moi ou dans une salle au rez-de-chaussée d'un immeuble du quartier, avec des panneaux décorés de dessins d'enfants illustrant la vie de Jésus ? Je me rappelle vaguement l'entrée de l'aumônerie. Je vois des marches, une porte en bois, un jeune aumônier au visage large, aux cheveux châtain et au sourire sympathique. J'étais embarrassée quand je le croisais. Je murmurais vite « Bonjour mon père » et je baissais les yeux, les joues rouges, gênée comme si je m'étais trompée de mots. « Mon père. » Ces mots, associés à la longue robe noire qu'il portait, avaient quelque chose d'intime et d'obscène comme un sexe aperçu à travers une braguette entrouverte par inadvertance.

L'aumônerie n'était pas loin de chez nous, cinq minutes à peine. Quand j'arrivais au bout de ma rue, soit je tournais à droite vers le boulevard pour aller à la bou-

langerie, chez l'épicier ou à l'école ; soit je traversais et continuais tout droit, dans la rue parallèle au boulevard, pour me rendre à l'aumônerie ou chez mon amie Nathalie, qui habitait trois cents mètres plus loin. Je passais devant l'aumônerie quand j'allais chez elle. Avec le bois de Boulogne, l'église, l'école et la maison de mon amie Laurence à côté de chez nous, ce sont les lieux de mon enfance parisienne.

J'allais à la messe tous les week-ends, avec mon père et ma grande sœur, dans une église moderne sur une place ronde près du périphérique. Le samedi soir à six heures, ou le dimanche matin. Je ne rechignais pas : ça me semblait normal, même si ma mère n'y allait pas, et que je savais qu'elle n'était pas croyante. Je préférerais nettement la messe du samedi soir à celle du dimanche matin. Le samedi, le prêtre au sourire sympathique jouait de la guitare. On chantait. J'adorais ça. Au moment où j'écris, une musique résonne dans ma tête et j'entends encore la foule des fidèles chanter avec enthousiasme. Moi qui ne suis pas musicienne, je me rappelle la mélodie et je peux la fredonner. J'ai oublié les paroles sauf celles du tout début, mais c'était une musique entraînante, énergique. Je m'y donnais à cœur joie. Il y était question du retour du Seigneur. La voix montait brusquement sur le mot « marcher » avant de redescendre, grave. « Il reviendra marcher par les chemins, laa-lalala-lalaa-la ! Laalalala lalaa lalalala laalalalalaaalaaa laaa... »

Le soir, papa nous lit un chapitre d'une bible illustrée racontée aux enfants. Je vois encore le bébé Moïse dans sa corbeille en osier flottant sur la rivière entre les roseaux, recueilli par les princesses égyptiennes. Mes

autres histoires préférées sont celle d'Abraham s'apprêtant à sacrifier son fils Isaac miraculeusement remplacé par un agneau à la dernière minute, celle de Joseph vendu par ses frères, celle de Moïse traversant la mer dont les flots s'écartent en magnifiques convolutions rouges sur le passage de son peuple, pour se refermer et engloutir les soldats qui les poursuivent. Après avoir lu une page de la bible, papa, ma sœur et moi nous agenouillons à côté des lits superposés, joignons nos mains et récitons le Notre Père :

*Notre Père qui êtes aux cieux,
Que votre nom soit sanctifié,
Que votre règne vienne,
Que votre volonté soit faite
Sur la terre comme au ciel.
Donnez-nous aujourd'hui notre pain de ce jour,
Pardonnez-nous nos offenses,
Comme nous pardonnons aussi à ceux qui nous ont offensés,
Et ne nous soumettez pas à la tentation,
Mais délivrez-nous du mal,
Amen.*

Puis nous restons agenouillés quelques minutes de plus et composons silencieusement une prière personnelle. Je le fais avec ardeur. La prière du soir : mon seul contact quotidien doux avec papa. Quelques jours avant Noël, il monte la crèche sur le buffet du salon. Il achète un papier kraft imprimé de petites étoiles, qu'il froisse pour lui donner l'aspect d'une voûte étoilée, sous laquelle il installe les santons qui, pendant le reste de

l'année, sont rangés dans une boîte à chaussures. Le matin du 25 décembre on trouve le bébé Jésus dans son auge remplie de paille en céramique. Maman, qui de toute façon ne remarque pas les objets, ne s'aperçoit même pas qu'on a une crèche, et ne s'en soucie pas.

Il y a deux choses que, toute mon enfance, je fais avec papa : prendre l'air et aller à la messe. Pour maman, ce sont deux occasions hebdomadaires de se débarrasser de nous. Je déteste prendre l'air. Je déteste les promenades obligatoires au bois de Boulogne du samedi matin. Une fois que j'y suis, j'ai plaisir à ramasser des feuilles d'automne et des marrons et à traverser la grotte de la cascade qui me donne toujours un frisson. Mais chaque samedi, c'est pareil : j'essaie de convaincre mes parents que je n'ai pas besoin de sortir, que j'ai plein de devoirs à faire et de livres à lire, que pas un instant je ne m'ennuierai s'ils me laissent toute seule à la maison. Par contre, je ne déteste pas la messe, surtout celle du samedi soir avec le prêtre qui chante. Quarante ans après, le désir de prendre l'air est inscrit dans mon corps comme un besoin vital. Pas celui d'aller à la messe. J'ai du mal à rester assise pendant toute une messe. Je ne peux pas écouter le prêtre. Je m'ennuie.

J'étais très croyante. J'ai cru en Dieu bien plus longtemps que je n'ai cru au Père Noël. Le message du catéchisme m'atteint profondément. La nécessité d'être humble et généreuse, l'idée que les pauvres seront récompensés dans le royaume des cieux, que les derniers seront les premiers, que les malheureux deviendront bienheureux. Marie-Madeleine défendue par Jésus, « Que celui qui n'a jamais péché lui jette la première pierre ».

Le Christ disant à Pierre qui lui promet qu'il ne le trahira pas : « Cette nuit même, avant que le coq ait chanté deux fois, tu m'auras renié trois fois. » L'idée qu'on puisse ne pas être dégoûté par la saleté, la vermine, la misère, la maladie, même aussi contagieuse et abominable que la lèpre, mais au contraire les accueillir et leur donner place ; qu'on puisse désarmer la violence et le mal en leur ouvrant les bras ; choisir la pauvreté, renoncer au confort et aux biens de ce monde, renoncer aux jouissances, se sacrifier. Saint François. Sainte Claire. L'idée qu'on puisse subir le martyre, être écartelé, décapité, jeté en proie aux lions ou aux flammes, et proclamer sa foi. Jésus sur la croix mettant neuf heures à mourir, Jésus assoiffé à qui le soldat tend une éponge trempée dans du vinaigre. L'hostie n'est pas, pour moi, une gaufrette ronde qu'on laisse fondre sur la langue, mais véritablement le corps de Dieu, que j'absorbe à partir de ma première communion avec gravité en sentant la sainteté me pénétrer. Le soir où mes parents se disputent violemment, où je vois couler les larmes de ma mère, où j'entends prononcer le mot de « divorce », je rêve d'être celle qui va leur rendre la paix et la joie, leur colombe divine, leur petit rayon de soleil. Le message de Dieu est, je le comprends, un message d'effacement de soi. Ce n'est pas le moment de leur rappeler mon existence autrement que par des sourires. Il faut que je sois le plus gentille possible, que je range la cuisine, que j'aide maman.

Je n'ai qu'un désir : être bonne. Par le catéchisme, on nous envoie rendre visite à des vieilles dames qui n'ont plus personne dans la vie. On doit bavarder avec elles pour qu'elles se sentent un peu moins seules. « Ma »

vieille dame vit dans un appartement plein de bibelots, de napperons, de photos, d'objets de toutes sortes, beaucoup plus encombré que celui de ma grand-mère. Je ne sais vraiment pas quoi lui dire mais je m'efforce d'être mignonne, gentille, de lui raconter des petites choses de ma vie, d'oublier mon ennui et mon désir qu'elle ait au moins acheté des bonbons, de lui apporter un peu de joie.

Dans l'album de famille, la photo de moi que je préfère est celle où je pose devant l'église moderne sur la place près du périphérique, le jour de ma première communion. Vêtue de mon aube blanche louée pour l'occasion, je souris. Je tiens un grand cierge blanc. Mes cheveux blonds, lissés au sèche-cheveux, tombent sur mes épaules, fluides. C'est une des premières photos où je les ai longs. Jusqu'à mes dix ans, maman les a toujours fait couper court parce que c'est plus pratique. Je pose à côté d'un garçon de mon âge, le fils d'amis de mes parents. Mais je ne vois que moi. Je me trouve très, très jolie. Olga a raison : j'ai vraiment l'air d'un ange.

Olga, c'est la maman russe, divorcée, rousse, juive, de mon amie Nathalie. Elle me terrifie. Elle ne cesse de crier et de gronder sa fille, non parce que Nathalie ne fait pas ses devoirs et n'a pas de bonnes notes, mais parce qu'elle ne répète pas son piano tous les soirs. Pour Olga, rien n'est plus important — ce qui me semble, à moi, un étrange sens des priorités. Quand nos parents découvrent, par la trahison d'une autre petite fille, nos activités de voleuses, Nathalie et moi sommes interdites de séjour l'une chez l'autre. Interdites d'amitié. Forcées de rentrer chez nous juste après les cours. Parfois je raccompagne Nathalie jusque chez elle et m'éclipse

bien vite avant que sa mère risque de m'apercevoir par la fenêtre — elles vivent au rez-de-chaussée. Pendant des mois je ne la vois pas, la mère de mon amie chez qui j'avais l'habitude de passer les fins d'après-midi. Juste avant ma première communion, sur le chemin de l'église où il y a répétition générale, je croise Olga par hasard et lui apprends l'imminence de cet événement. Elle me dit avec une amabilité qui m'étonne : « Viens nous voir en sortant de l'église, samedi, que je te voie dans ton aube. » Je le fais. Je sonne à la porte, inquiète. Si le dragon a oublié son invitation ? Si elle est encore en train de hurler sur sa fille et me demande comment j'ose me présenter chez elle et passer outre à son interdiction ? Mais elle me serre dans ses bras, m'étreint pour la première fois, m'embrasse, douce comme un agneau, le sourire aux lèvres :

« Que tu es jolie ! Tu as l'air d'un ange ! »

Je ne suis plus le démon pervers qui, pendant des mois, a incité sa fille déjà déséquilibrée par le divorce à dévaliser les supermarchés. L'habit fait le moine.

Avant Pâques et la première communion, il y a la confession générale. J'attends mon tour dans l'église avec les filles du catéchisme. J'ai dix ans et demi. Je suis horriblement angoissée. Sueurs froides. Comment puis-je communier si je ne confesse pas mon crime ? Il ne s'agit plus d'un simple péché, comme l'orgueil ou la gourmandise. Avec Nathalie, depuis des mois on vole. Presque chaque jour à la sortie du collège, on traverse le boulevard et on entre à Euromarché. On cache dans les poches de nos blouses, sous nos manteaux, des gommes, des crayons, et toutes sortes de gadgets. Parfois on sub-

tilise aussi des cartes postales à la librairie d'art un peu plus éloignée, pour composer nos propres livres sur nos peintres préférés. Et je dérobe à mon père ici et là, sans qu'il s'en rende compte, des billets de dix francs dans le portefeuille qu'il dépose chaque soir sur une console en bois à côté des toilettes. Je suis une voleuse. Je sais qu'il s'agit d'un crime. J'ai le sens du bien et du mal. Le jour où j'ai vu la mère de mon amie Laurence, à Prisunic, glisser dans son sac un paquet de mouchoirs en tissu brodé sans les payer et sortir du magasin en sifflotant joyeusement, ni vu ni connu, je me suis rappelé qu'elle avait eu, avant Laurence, deux fils morts à la naissance, et j'ai pensé que son chagrin avait dû laisser en elle une folie qui la conduisait à voler dans les magasins comme si elle avait mon âge. Je n'imaginai pas possible de révéler son crime à qui que ce soit, et surtout pas à mes parents.

Dans l'attente de la confession, je reste assise à l'écart et me ronge les ongles en me demandant comment je vais trouver le courage d'avouer. Je le dois. Ou ce n'est pas une vraie confession, et je ne serai pas digne de faire ma communion et de goûter le corps du Christ. Ce sera une mascarade, un sacrilège. Il le saura, Celui qui voit tout. Mais comment pourrai-je dire la vérité devant le prêtre ? Comment pourrai-je, ensuite, le regarder en face, l'appeler « mon père » ? Il va me mépriser. Me chasser de l'église. Autour de moi, les filles caquettent, joyeuses et pas du tout inquiètes. Quand vient mon tour, je souhaiterais m'évanouir. Je m'avance vers le prêtre avec plus de terreur qu'Abraham conduisant son fils à l'autel. Il me faut une bravoure à la hauteur de ma foi en Dieu pour que sortent de ma bouche les mots autodénonciateurs.

Je n'y arrive pas complètement. C'est impossible. Je me résigne à un compromis. Juste un aveu, celui d'un tout petit vol. Après tout, la partie vaut pour le tout. C'est l'aveu qui compte, l'aveu de l'acte. Que j'aie volé un œuf ou un bœuf, quelle différence ? Les yeux baissés, les joues écarlates, je confesse :

« Mon père, j'ai volé un crayon au supermarché. »

Un crayon, quand il s'agit de troussees entières. Le ciel ne s'est pas effondré. Le prêtre ne me dévisage pas avec horreur, n'appelle pas sur moi les foudres divines, ne prévient pas la police. De sa voix douce il me demande de réciter dix fois le Notre Père, et m'absout. Je sors du confessionnal, infiniment soulagée et fière. Maintenant je peux communier dans la vérité. Même si le vol enfreint un des dix commandements, ma confession me rapproche de Dieu parce qu'elle m'a demandé un courage aussi grand que celui de saint Georges luttant contre le dragon ou de saint Antoine contre ses démons.

Nathalie, ma première grande amie, celle que j'ai choisie à dix ans, n'est pas catholique. Elle est juive non pratiquante. À onze ans, elle me parle avec mépris de son père, qui a modifié son nom de famille pour en ôter la consonance juive et le rendre plus français. Elle porte le nom originel de ce père renégat. Elle est fière de ses origines.

J'ai une autre amie, que je n'ai pas choisie, Laurence. Elle habite un pavillon avec ses parents et ses grands-parents à deux portes de chez nous, dans la même rue. À trois ans, on est dans la même classe d'école maternelle. Ma mère rencontre la sienne : comme on est voisines, un accord est passé entre les deux mères. La mienne travaille à plein temps alors que celle de Laurence ne tra-

vaille pas, et il y a en plus sa grand-mère pour s'occuper d'elle. Dorénavant, je vais chez Laurence en sortant de l'école. Tous les jours. On ne me demande pas mon avis. C'est chez Laurence, à cinq ans, que j'apprends à lire, dans la cuisine de sa grand-mère.

Laurence aussi va au catéchisme, mais ses parents ne sont pas croyants. Ils disent ouvertement qu'elle arrêtera le catéchisme, et l'église, après la communion. Je ne comprends pas comment ils peuvent en parler en ces termes, comme s'il s'agissait d'un cours de langue, d'un diplôme à obtenir. Laurence m'explique que ses parents souhaitent qu'elle ait une éducation religieuse, c'est tout. Profiter de la religion pour donner à son enfant un enseignement gratuit? Cela me scandalise. L'idée ne me vient pas que ma mère athée n'agit pas autrement. Elle qui ne croit pas en Dieu ne s'oppose pas à l'éducation catholique de ses enfants : autant les occuper gratuitement une heure par semaine à accroître leur moralité.

Du haut de mes onze ans, je considère la communion de Laurence comme une mascarade païenne. C'est une immense fête, et chacun des invités lui apporte un cadeau. Les paquets colorés, promesses de mille merveilles et d'un déluge de consommation, couvrent plusieurs tables dans le salon du pavillon. Laurence est enchantée. Faire sa communion pour recevoir des cadeaux? C'est n'avoir rien compris au message de Dieu. Elle ne me semble pas digne de porter son aube blanche qui n'est, pour elle et ses parents, qu'un déguisement, un simple costume de fête.

Je crois en Dieu. Après la première communion, je continue d'aller au catéchisme alors que ce n'est plus